La noblesse hors d'elle-même

PIERRE-LOUIS
VAILLANCOURT

Summary: *In sixteenth-century France, the nobility held an unchallenged and unanimous view concerning its own superior status and quality. A more critical assessment had been expressed in Italy by several Quattrocento and Cinquecento humanists, namely Poggio, Machiavelli, Nenna, Guazzo and Tasso. The arguments against the superiority of the nobility were often simply based on some ironical survey of a handful of European aristocratic groups. But, when attacking the claims to excellence of some national aristocracy, more reasoned arguments could rely on Aristotle's Politics and its notion of arete.*

En France, c'est au XVI^e siècle que change la répartition des qualités et fonctions sociales. La compétence intellectuelle (érudition, connaissances juridiques, sciences nouvelles, développements techniques) se sépare du statut socio-politique : en effet, la noblesse refuse de s'identifier aux savoirs qui assureront le passage à l'État moderne. Elle revendique la maîtrise des anciennes habiletés militaires tandis que, dans d'autres nations d'Europe, la bourgeoisie supprime la vieille noblesse d'épée ou se fond avec elle. Au contraire, la place des intellectuels français ne peut donc pas se faire dans l'espace de la classe dirigeante officielle, comme en témoigne grand nombre de jugements de l'époque.

De tous les groupes sociaux du XVI^e siècle, la noblesse est le plus connu et le plus étudié, grâce notamment aux travaux remarquables d'Arlette Jouanna, d'André Devyver, de Davis Bitton et d'Ellery Schalk¹, travaux qui nous permettent d'avancer une définition de cet ordre à laquelle se seraient ralliés nobles et roturiers de cette époque, celle d'un groupe produit par l'aménagement particulier du pouvoir et de l'organisation sociale et doté, à tort ou à raison selon la valeur reconnue à sa fonction, d'un certain nombre de privilèges transmis héréditairement. L'expression de classe sociale con-

viendrait alors pour le désigner alors que l'usage contemporain retiendrait plutôt le recours à l'épithète pour qualifier des actions (nobles), un style, un port de tête, le cœur ou le cerveau, voire les *moria*, organes intimes dits parties nobles. La dépréciation contemporaine du substantif se fait sentir jusque dans *Le Petit Robert*, qui lui accole l'adjectif ruiné : « noble ruiné qui cherche à redorer son blason ». Étrange dérive d'un signifiant dont l'adjectif reste associé à un faisceau de qualités alors que le substantif évoque maintenant plutôt un défaut.

Au XVI^e siècle, l'aire sémantique du mot noblesse aurait englobé des termes comme titres, hérédité, valeur, mérite, privilèges et naissance dans laquelle s'amalgament à la fois des vertus et un état social. Et les nombreux débats que suscitèrent à cette époque l'examen de sa place, de son rôle et de son intérêt n'entamèrent guère le consensus définitoire, articulant une profession et une supériorité. Cette *doxa*, largement répandue dans toutes les couches sociales, ne sera guère contestée par les discussions faites par les penseurs et les humanistes sur cette caste. À défaut d'avoir pu ébranler la hiérarchie sociale, ces réflexions diverses nous renseignent sur divers procédés du travail intellectuel à la Renaissance. Ils nous permettent de voir se constituer trois méthodes d'analyse, que nous qualifierons provisoirement de comparatiste, d'exégétique et d'« excentrique ».

La comparaison

Le recours à une position comparatiste est favorisée par les différences existant entre les nations. En France, la vocation première de la noblesse est celle des armes dont elle tire son origine et sa reconnaissance. En Italie, l'élite patricienne est urbaine, attachée aux belles lettres qui sont signe de roture en France, et elle s'enrichit par la pratique du commerce, alors qu'en France, le négoce, comme tout art *vil* et *mechanique* entraîne plutôt la dérogeance. Et les gentilshommes, écrit Innocent Gentillet polémisant contre Machiavel, « ne voudroyent pour chose du monde estre reputez mechaniques »². En Italie, les villes importantes s'étaient soulevées contre les nobles féodaux soutenus par le pouvoir impérial, ce qui fit, selon Machiavel, que la nouvelle élite, n'ayant jamais eu aucune habitude des armes, a commencé à prendre en solde des étrangers. Cette singularité est exploitée par les auteurs du Quattrocento et du Cinquecento pour déconsidérer les noblesses étrangères. Dans son *De nobilitate* de 1540, Poggio Bracciolini (Le Pogge) persifle les chevaliers brigands de l'Allemagne, les nobles français terrés au fond des bois dans leurs châteaux puants. « L'ardeur mise à chasser l'oiseau et à poursuivre un gibier quelconque ne sent pas plus la noblesse que les nids et les gîtes des bêtes sauvages ne sentent la soie »³. La

persistance de cette noblesse de type féodal suscite ses moqueries à l'encontre des gentilshommes oisifs et ignares de Naples. Baldassare Castiglione blâme aussi les Français « de ce qu'ils estiment que les lettres nuisent à la profession des armes » et de ne faire aucun cas des études « de manière que non seulement ils n'apprécient pas les lettres, mais même ils les abhorrent, et tiennent tous les lettrés pour les plus vils des hommes ; et il leur semble qu'ils font une grande injure à quelqu'un quand ils l'appellent clerc »⁴.

Machiavel méprise également les nobles de Naples et ceux de la Lombardie, qu'il oppose à ceux de Gênes, de Florence et de Venise qui vivent de leur négoce. Il distingue le cas de Rome, où, à défaut de marchand, la noblesse administre ses biens et en vit. Le recours au comparatisme s'articule chez lui sur le paradigme oisiveté/activité, auquel il conviendrait d'ajouter l'opposition entre carrière militaire et vie politique. Le secrétaire de Florence n'oublie pas l'ordonnance de 1293 qui avait, dans sa ville, exclu les familles féodales des charges publiques. Les résidus italiens de cette ancienne noblesse guerrière s'attire ses foudres, et il fustige, dans les nations « infiniment corrompues », à savoir l'italienne, la française et l'espagnole, la présence de « tous ceux qui vivent sans rien faire, du produit de leurs possessions, et qui ne s'adonnent ni à l'agriculture, ni à aucun métier ou profession »⁵. De tels gentilshommes sont dangereux dans tout État. Plus dangereux encore sont ceux qui, outre leurs possessions en terres, ont des châteaux où ils commandent et des sujets qui leur obéissent. Le royaume de Naples, la Romagne et la Lombardie « fourmillent de ces deux espèces d'hommes ; aussi jamais république, jamais État libre ne s'est formé dans ces provinces peuplées de ces ennemis naturels de toute police raisonnable »⁶. Le seul moyen, à son avis, pour « y faire régner quelque ordre », c'est d'introduire la royauté, car « dans les pays où la corruption est si forte que les lois ne peuvent l'arrêter, il faut y établir en même temps une force majeure, c'est-à-dire une main royale qui puisse brider l'ambition d'une noblesse corrompue »⁷, comme c'est le cas en France et en Espagne.

L'équation noblesse-nouvelle richesse ne vaut pas que pour l'Italie, mais c'est surtout là que les riches se transformeront en caste héréditaire où la naissance reprendra ses droits. Machiavel retient cependant l'acception féodale pour définir la noblesse, ce qui l'amène à contester les prétentions nobiliaires à Venise. « Je répondrai à cela : que les gentilshommes vénitiens le sont plus de nom que de fait. Comme leurs richesses sont fondées sur le commerce et consistent en biens meubles, ils n'ont ni grandes propriétés en terres, ni châteaux, ni juridiction sur des sujets. Le nom de gentilhomme n'est chez eux qu'un titre fait pour attirer la considération, le respect, et n'est nullement établi sur aucun des avantages dont les nobles jouissent ailleurs »⁸.

C'est moins cependant le paradigme du loisir contre le travail qui nourrira la veine comparatiste dans les traités consacrés à cette question que celui de la vertu contre la naissance. Le premier traité, la *Controversia de nobilitate* que nous devons à Buonaccorso da Montemagno, est écrit en 1427–28 et il prend la forme d'un débat contradictoire entre un partisan de la seule vertu et un autre de la naissance, fixant le modèle de multiples ouvrages subséquents pour près de deux siècles⁹. Pour obtenir la main de Lucrèce, fille d'un sénateur, deux jeunes Romains viennent plaider leurs mérites respectifs devant les pères conscrits. Publius Cornelius se vante de sa noble famille et de sa grande fortune. D'origine modeste et moins riche, Caius Flamminius fait valoir sa vertu. Il rappelle ses longues études et son courage dans les armes. Il accuse aussi Cornelius d'être dissolu et de ne plus illustrer son lignage. Le texte s'achève avec sa harangue sans que l'on connaisse la décision des sénateurs, pourtant fébrilement attendue par le peuple, dit l'auteur sans doute conscient de la difficulté de faire rendre par des patriciens un jugement favorable à un plébéien. Cette indétermination n'est pas sans rappeler la valse hésitation de Dante au siècle précédent, qui dans le *Convito* (ou *Convivio*) identifie la noblesse à la supériorité morale et intellectuelle, après l'avoir dans le *De monarchia* définie par la naissance. Parmi les multiples héritiers de cette oscillation, citons le traité *Nennio* de Giovanni Battista (Jean-Baptiste) Nenna, publié à Venise en 1542¹⁰, dans lequel un interlocuteur, Nennio, se fait juge d'un affrontement entre Posidonius, partisan de la transmission par les hommes seulement, et Fabrice, pour qui la vraie noblesse gît dans le savoir et qui rappelle qu'Alexandre fut confié par Philippe à Aristote et qu'il aurait voulu devenir comme Diogène. Fabrice reçoit l'approbation des femmes alors que Nennio rend hommage à l'éloquence de Posidonius.

Dans tous les textes de cette facture antagoniste, une légère faveur penche tantôt vers la naissance, tantôt vers la vertu. Dans tous les cas, l'exemple des deux chiens de Lycurgue est un poncif récurrent car il peut s'interpréter de deux façons. C'est le pseudo-Plutarque qui présente deux bêtes nées du même père mais élevées différemment, l'une pour la chasse, l'autre dans la cuisine. Mis dans un marché, le premier chien se précipite sur un lièvre, l'autre sur la soupe, d'où l'on peut en inférer la supériorité de l'éducation sur la nature. Mais d'une façon générale, cette opposition est au fond blanche dès lors qu'on peut la rabattre sur une conciliation entre le lignage et les qualités, comme le fait explicitement Stefano (Étienne) Guazzo dans *La Civil Conversatione* de 1551¹¹, qui distingue trois manières d'être noble, la dernière, appelée la vraie noblesse, unissant le sang et le mérite.

Que ces discussions aient pour cadre l'ancienne Rome n'a de valeur que décorative. Les humanistes italiens font parfois usage de la comparaison

entre leur situation contemporaine et celle de l'Antiquité, également différente entre les Grecs, où le poids de l'argent est immense pour la suprématie sociale, et les Latins, plus attachés à la naissance. De la famille romaine, dite *gens*, dériverait pour Torquato Tasso, le mot *gentilezza*, précurseur de gentilhomme, alors que le terme latin de *nobilis* serait étymologiquement lié à la renommée.

Cet esprit et cette volonté de comparaison caractérisent une démarche qui mérite à bon droit, malgré ses limites, d'être qualifiée d'intellectuelle. Elle tranche nettement sur la tradition des discours en France au début du siècle où l'on affirme tout uniment que la noblesse est partout la même et qu'elle constitue toujours la décoration d'un État. Comme exemple de cette absence d'esprit comparatiste, citons Pierre de la Primaudaye qui prétend que « L'exercice & usage des armes, guerres & batailles, de toute ancienneté a esté commis aux Nobles »¹².

L'exégèse

La démarche comparative ne possède pas cependant la profondeur analytique de cette autre tendance dans le traitement de ce sujet, et que nous appellerons l'exégèse, étant entendu ici comme une attention minutieuse au sens premier des textes utilisés. Encore là, les Italiens se voyaient favorisés par l'importance nouvelle qu'avait au Quattrocento la chasse aux manuscrits grecs et latins, qui battait alors son plein et faisait passer au peigne fin les bibliothèques des monastères. L'un des plus fins limiers, Le Pogge, y retrouve des comédies de Plaute, des discours de Cicéron, un grand nombre de manuscrits d'historiens, de grammairiens et de philosophes. Le succès de ses recherches fait de lui le centre d'une abondante correspondance savante. Il s'entichait d'Aristote dont il dit, dans une lettre à Niccolò Niccoli : « J'ai déjà pu consacrer trois mois à Aristote [. . .], c'est la raison pour laquelle mon amour de la littérature grecque est revenue avec tant de force. [. . .] Comme commentateur, j'ai Thomas d'Aquin, un grand homme et un fin lettré, comme le sérieux du sujet l'exige »¹³. Il juge qu'Aristote dépasse de la tête et des épaules les Pères de l'Église : « Chez tous les autres mis ensemble, il n'y a pas autant de dignité de style, autant de substance, autant de poids des aphorismes que dans cette seule personne »¹⁴. Il termine par des plaintes de l'ignorance de ses traducteurs qui ont noyé son style et sa pensée sous les erreurs. Pour cet humaniste du Quattrocento, le Stagirite est, avec Platon, l'un des phares dont la lumière luit dans les ténèbres. Une des trahisons touche sa position sur la question de la noblesse. Donnant la parole à Laurent de Médicis qui défend la noblesse en citant le passage où Aristote en reconnaît l'existence et la définit comme une prérogative personnelle

reposant sur une distinction personnelle appuyée sur un grand patrimoine, il lui fait répondre par son porte-parole Niccolò Niccoli que le Stagirite ne faisait alors que reproduire l'opinion générale de son temps alors que sa conviction intime se trouve dans l'*Éthique à Nicomaque*, où il appelle noble celui qui aspire au vrai bien. Laurent lui oppose inutilement le terme grec de *eugeneia* qui désigne la noblesse et signifie de naissance illustre. Niccolò déplore la confusion sémantique qui s'est établie à propos des termes latins et leur préfère le terme latin de *nobilis* qui fait dépendre la noblesse des actions vertueuses.

La même déférence, jointe à une connaissance subtile de l'œuvre d'Aristote, se retrouve au Cinquecento dans le *De nobilitate*¹⁵ de Torquato Tasso (Le Tasse), un pavé de 912 pages écrit entre 1581 et 1583. Le Tasse s'y livre comme avec un scalpel à une dissection sémantique tout en se conformant aux principes qui gouvernent l'exégèse biblique de respecter, voire de restaurer, l'unité et la cohérence d'une pensée dans les textes. Le Tasse s'efforce de présenter la position d'Aristote comme exempte de confusion, position nuancée certes mais soumise à une articulation hiérarchisée et unifiante, en mettant en relief l'unité profonde de cette mosaïque. Cela lui permet de repousser l'idée répandue de la présence de contradictions et de remettre les multiples variantes apportées par Aristote sur la noblesse dans un ordre qui confirme la constance et la solidité de sa vision.

Cette position d'Aristote, telle qu'il la reprend et la défend avec clarté dans sa volumineuse thèse, repose sur le *distinguo* apporté entre les termes *aristocratia* et *eugeneia*. Le premier est un néologisme formé à partir d'*arété*, attesté chez Platon et Thucydide seulement. Grâce à sa rareté, Aristote peut en restreindre la définition à la seule vertu et dès lors ne peut s'appeler à juste titre aristocratie qu'un « gouvernement formé des gens absolument les meilleurs par leur vertu »¹⁶, même si dans l'opinion courante elle passe pour une oligarchie. Les trois systèmes politiques reconnus correspondent à des prétentions : les philosophes réclament le pouvoir pour les plus vertueux, c'est l'aristocratie ; les riches pour eux, c'est l'oligarchie ; et le peuple a soif de démocratie. Il existe bien à Athènes des nobles de naissance, aux ancêtres illustres, qui pourraient composer un autre groupe revendicateur. Cette noblesse de naissance est dite *eugeneia* mais ses prétentions se fondent dans celles des oligarques. Aristote apporte dans sa *Rhétorique* la distinction suivante : « Le terme de noble [*eugenes*] s'entend de ce qui est conforme à la vertu de race ; celui de *généreux* [*gennaion*] de ce qui ne dégénère pas de sa nature ; or, le plus souvent, ce n'est pas ce qui arrive aux nobles, qui pour la plupart sont sans mérite ; car il y a de bonnes et de mauvaises récoltes dans les familles humaines comme dans les produits du sol, et parfois, si la race [*genos*] est bonne, des hommes éminents se

produisent pendant un certain temps et ensuite il y a décadence »¹⁷. Cette loi de la dégénérescence, présente aussi dans sa physique sublunaire, est aussi formulée en sourdine dans la *Politique* lorsque sont évoquées et combattues les prétentions courantes qui veulent qu'un homme de bien naisse d'un homme de bien, puisque l'on accorde de l'importance à l'hérédité des caractères dans le choix des chevaux et des chiens. La décadence, loi de la nature, se nourrit d'exemples multiples. Les caractères forts dégénèrent en exaltés et les posés en sots, comme le sont les descendants d'Alcibiade, de Denys l'Ancien, de Cimon, de Périclès et même de Socrate.

Le Tasse soutient à la suite d'Aristote que les hommes dégénèrent plus que les animaux et les plantes, règle imputable à la présence de la raison et de la liberté qui empêchent la nature d'imposer sa nécessité. Il lui semblerait facile de trouver d'autres exemples dans l'Italie de son temps de personnages vertueux qui n'ont pas transmis héréditairement leurs qualités, d'autant plus que les nobles [*eugenes*] se sont d'abord illustrés par la valeur militaire et non par la vertu. Il est évidemment ironique que son ouvrage s'achève sur des chapitres dans lesquels il fait l'éloge de la vigueur et de la durée de certaines grandes maisons, celles des Gonzague, de Savoie, de France, d'Este, d'Autriche et de Ferrare. Ces célébrations des lignées princières ont fait considérer l'ouvrage comme équilibrant la naissance et le mérite. Mais ces banquises flottantes encomiastiques, vraisemblablement faites par besoin de mécénat, ne pénètrent par le cœur de l'argumentation, exemplairement attachée à redonner à la pensée aristotélicienne toute sa vigueur et son originalité.

Chez le Stagirite, la loi de la dégénérescence vaut pour les enfants des vertueux, comme Socrate lui-même, d'où l'importance d'écarter du pouvoir leurs héritiers, car le problème y est le même qu'en monarchie où les méritants sont exclus au profit des descendants, car « s'ils deviennent ce que sont devenus certains, ce sera désastreux »¹⁸. Cela le conduit à l'apologie de la démocratie, seul champ dans lequel ne s'aventure pas Le Tasse, et c'est dommage car il s'agit de la contribution la plus forte et la plus originale d'Aristote que sa défense d'un régime qui lui apparaît comme terminal et auquel tend inévitablement la cité quand augmente le nombre de citoyens disposant de loisirs pour la conduite des affaires publiques. La vertu devient alors un trait du corps social réuni et la majorité devient meilleure que l'élite des vertueux au point même où la cité peut s'améliorer même en intégrant les non-vertueux, « tout comme un aliment impur mêlé à un aliment pur rend le tout plus profitable qu'une petite quantité toute pure ; mais, pris isolément, chaque individu ne peut porter qu'un jugement imparfait »¹⁹. L'*arété* civique assimile et métamorphose les défauts en vertu.

La précision exemplaire de l'examen du Tasse lui permettra de redonner une profondeur nouvelle à la comparaison traditionnelle des valeurs respectives de l'origine et de la valeur. Comme Le Pogge, il propose d'éviter la confusion qui pourrait naître de la terminologie grecque et de retenir plutôt l'essence de la pensée aristotélicienne pour éclairer la situation italienne contemporaine.

Malgré, ou en raison de sa subtilité analytique, et en dépit des traductions qui en seront faites, son ouvrage n'aura, tout comme les traités anciens, que peu ou pas d'influence sur les débats en France, dominés par une *doxa* inébranlable appuyée, comme le montrent les multiples remontrances faites au roi, sur un argumentaire inconsistant et sur un recours mensonger aux thèses d'Aristote, dont on retiendra l'idée de semence pour en faire un usage antonymique. La perversion va jusqu'à l'inversion, lorsque par exemple Jacques de Silly, comte de Rochefort, s'appuie, dans sa harangue prononcée en 1560 devant les États généraux d'Orléans, sur les catégories d'Aristote de citoyens revendicateurs du pouvoir pour trancher immédiatement en faveur de la noblesse et qualifier les autres aspirants au pouvoir de fauteurs de désordre et de misère²⁰. À l'occasion de l'examen des prétentions des divers groupes, Aristote avait en effet reconnu que « la noblesse d'origine, en tout pays, est chez elle à l'honneur »²¹, mais il s'emploie par la suite à ruiner la validité de ce critère qui lui apparaît incorrect car il présente des difficultés et des inconvénients manifestes. La trahison qui consiste à citer comme affirmé ce qui est présenté pour être contesté est plus nette encore chez Noël du Fail qui, citant la harangue de Rochefort en faveur de la noblesse du sang, ajoutera que cette dernière provient « d'une generosité & hauteesse de sang, comme les Medecins mesmes ont escrit, le prenans des raisons naturelles, & de Plato en son Alcibiades, & d'Aristote au 3. des Politiques. [. . .] Aristote au 2. livre des Politiques ne veult autres Seigneurs & Juges aux respubliques que ceux qui sont de noble generation »²². Dans la foulée de ces dévoiements et les couronnant sera plus tard présenté l'eugénisme comme équivalent de la notion d'*aristes*, dans l'ouvrage de Donours intitulé *Eugeniaretilogie ou Discours de la vraie Noblesse*.

La position excentrique ou le point de vue de Sirius

Les sociologues contemporains qui étudient le rôle des intellectuels modernes les dépeignent comme appartenant à une sorte de caste, solidaires entre eux par le goût des choses de l'esprit et orientés vers une pensée abstraite et conceptuelle dépourvue de visée pragmatique immédiate. Cette perspective permet de dégager deux paramètres définitionnels : l'appartenance à un groupe spécifique et l'activité réflexive désengagée. Pour Karl Mannheim,

le membre de ce groupe est, selon le mot qu'il a forgé dans ses *Essays on the Sociology of Knowledge*, un « ex-classé », déterminé par son origine sociale et par sa formation académique. Parmi les Italiens qui discutent de la noblesse, seuls sont gentilshommes Paolo Paruta de Venise, Giovanni Battista Possevino, Giovanni Botero, Scipione Ammirato et Uberto (Hubert) Fo[g]lieta, pourtant le plus virulent détracteur des nobles de Gênes qui le forceront à l'exil. Les autres sont de condition roturière, mais savants, versés en philosophie, histoire, médecine et droit. Leur intérêt pour le savoir est donc ce qui fonde leur appartenance à un groupe spécifique et ce qui les amène dans des lieux propices à cette activité, les universités et les académies naturellement, mais aussi les officines du pouvoir politique ou religieux où ils oeuvrent un peu en marge, comme secrétaires de cardinaux (Le Pogge, Folietta, Botero), de papes (Le Pogge, Possevino), de princes (Le Tasse, Guazzo), ou précepteurs de leurs enfants (Cristoforo di Bartolomeo Landino, Botero, Possevino), publicistes ou historiens des cités (Folietta, Paruta, Paolo Sarpi), secrétaire de seigneurie (Landino), ambassadeurs à l'occasion (Paruta, Buonaccorso, Possevino), mais aussi gonfalonnier (Buonaccorso), sénateur (Paruta), chancelier (Le Pogge), commandeur (Possevino), gouverneur de ville (Trajano Boccalini). La plupart de ces fonctions leur assurent l'aisance matérielle mais ne leur ouvrent pas l'accès à la noblesse comme aux riches marchands. Sans participer à cet ordre, ils sont à la meilleure distance pour l'observer et l'évaluer.

La passion qu'eurent les humanistes italiens pour discuter de la noblesse ne fut pas partagée par les Français, du moins dans la première moitié du siècle. Le traité de Buonaccorso fut traduit tôt, en 1545, à une époque où la question ne soulevait aucune controverse. Le premier traité français important, le *Commentarii de nobilitate* de Tiraqueau en 1549, n'est qu'une nomenclature des écrits antérieurs sur ce sujet, et outre les Anciens, il mentionne Le Pogge, Dante et Bartolommeo Platina. Ce n'est qu'à partir de 1560 que naîtra une abondante littérature là-dessus. La traduction de Guazzo et de Castiglione en 1580, de Nenna en 1583 et du Tasse en 1584 suivront de peu les premiers écrits importants, le *De l'Estat* de Bernard de Girard, seigneur Du Haillan en 1570, les *Dialogues de l'origine de la noblesse* d'Eymar de Froydeville en 1574, et le *Traité des nobles* du président François de L'Alouëte (ou L'Alouette) en 1577 qui s'impose comme modèle, connaissant de nombreux épigones²³. Ces auteurs sont presque tous des magistrats, spécialisés en droit. Leur situation pourrait être considérée comme excentrique par rapport aux nobles de souche, mais ils constituent en France un ordre spécifique, appelé noblesse de robe, dont les charges sont héréditaires et leurs titulaires sont presque tous possédés de cette soif de titres de noblesse, typique de l'époque, et ils aspirent à s'intégrer à la vieille

noblesse d'épée. Pas plus que ses imitateurs, L'Alouëte n'exerce une activité vraiment critique et il se contente, dans son traité, de compiler les divers caractères qui définissent la noblesse féodale française, comme l'action vertueuse, l'ascendance, le port de l'épée, les armoiries, les fiefs et le droit de chasse. Ces *marques, parures* ou *enseignes* qui distinguent les nobles des roturiers représentent exactement l'opinion largement majoritaire du temps. Leur présentation forme un tronc commun, une véritable matrice à laquelle se grefferont une dizaine d'analyses issues des milieux des parlementaires et des juristes, fascinés comme des phalènes par la lumière de la noblesse d'épée. Les citations d'ouvrages anciens peuvent abonder sans que soit mise en perspective la différence de situation et elles jouent le rôle classique d'arguments d'autorité, saupoudrés çà et là dans des passages qui noient leur sens propre. Ce seront les nobles de naissance qui orienteront le débat dans le sens de la pureté du sang comme seul critère, à la suite d'un sentiment diffus d'affaiblissement de leur ordre.

Cette théorie de la race par le sang seulement, qui allait supplanter à partir de 1560 la croyance en une corrélation naturelle entre l'appartenance à la noblesse et l'exercice du métier des armes, apparaît d'abord formulée par le comte de Rochefort qui propose de ne retenir que la noblesse de naissance, au détriment de l'office de la guerre ou des mérites intellectuels. Elle traduit l'irritation de la noblesse ancienne devant les prétentions des robins, serviteurs du monarque qui aspirent à des titres, ainsi que celle des hommes de guerre nouveaux, parfois maintenant roturiers.

Les partisans de la naissance pouvaient s'appuyer sur un traité où l'idée de race était bien explicite, le *De nobilitate civile*, publié au Portugal vers 1542 par l'évêque et conseiller du roi Jerónimo Osório da Fonseca, dit aussi Jérôme des Osres, et traduit en français la même année. Osório y épouse progressivement l'opinion que la noblesse n'est autre chose qu'une « clarté & splendeur de race, en laquelle l'on a souventes fois veu reluire de grandes vertuz »²⁴. S'il associe celle-ci à l'exploit guerrier, il refuse d'accorder un titre dès les premiers gestes de vaillance. Il faut une longue suite d'actions méritoires, rendue possible par la transmission héréditaire des qualités par l'infusion de la semence en la lignée qui en descend. Le « naturel de la semence » s'étend dans les lignées postérieures et les noblesses les plus anciennes sont à son avis réputées justement comme les meilleures. Osório soutient donc le paradoxe tout à fait anti-aristotélicien de la semence sans dégénérescence.

Ce repli sur la primauté de la naissance soutiendra un courant de revendications de la part de certains nobles, tout en générant une polémique anti-nobiliaire, également portée par les changements intervenus dans la société, dont le plus important avait été la fin des guerres extérieures et le

début des guerres de religion en 1562. Bien opposés aux fêtes qu'avaient été les incursions en Italie, où semblait renaître l'esprit de la chevalerie, les conflits civils, générateurs de banditisme, entraîneront une recrudescence d'exactions, de spoliations et de destructions qui terniront l'image de la noblesse. Des voix s'élèvent dans les pamphlets ou dans les discours des députés du Tiers État pour déplorer l'impunité des nobles et réclamer du roi sa protection. Outre qu'elles troublent les consciences quant à la valeur morale des belligérants, les guerres de religion ouvrent les rangs de l'armée à des roturiers et y amènent même ces mercenaires étrangers qui étaient en Italie l'objet de tant de mépris. Ces changements de composition contribuent d'une part à déconsidérer le métier des armes, tout comme le progressif détronement de la cavalerie par l'infanterie, car les fantassins disposaient dorénavant d'armes à feu qui rendaient l'épée anachronique. Les arquebuses, fulmine François de La Noue, sont des instruments « diaboliques, inventez pour dépeupler les royaumes et republics de vivants, & remplir les sepulchres de morts »²⁵. On se scandalise que le moindre petit marmiton caché derrière une haie puisse dorénavant abattre un gentilhomme. Et la bravoure remarquée par Monluc et Brantôme chez les soldats roturiers français brise d'autre part l'exclusivité noble de cette vertu. Montaigne le note aussi: « La vaillance [. . .] est devenue populaire par noz guerres civiles »²⁶. Ces transformations expliquent la crispation de certains nobles sur l'adéquation noblesse-naissance, position qui triomphera au XVII^e siècle dans l'idée de race et dans celle de la pureté du sang.

Certains robins, comme Jean Duret, Guillaume de La Perrière ou Palma-Cayet, profitent de cette évolution pour faire valoir la supériorité de la vertu de prudence, dont ils s'estiment dépositaires, sur la vaillance. Cette dernière, disent-ils, ne sert à rien en temps de paix, quand elle n'est pas nuisible par sa turbulence, tandis que la première est toujours utile²⁷. La seconde relève du corps et la première de l'esprit ; la prudence se développe en outre dans les villes qui sont un milieu plus propice que les campagnes à l'épanouissement des capacités mentales.

Cette polémique pro- et anti-nobiliaire se développe dans la seconde partie du siècle, alors que dans la première partie, l'on se montrait si peu loquace sur la question que l'on doit plutôt utiliser des propos postérieurs pour rendre compte de ce qui devait être l'opinion générale, sur sa vocation essentiellement militaire notamment : « Ainsi nos Gentilhommes, qui établissent le principal point de leur Noblesse sur les armes, s'endurcissant aux champs, au travail, appellerent Villains ceux, qui habitoient mollement dedans les villes, dont s'est depuis faite une distinction generale des Estats entre nous »²⁸. Les débats animés de la seconde moitié du siècle, bien étudiés par Ellery Schalk et lourds de développements importants, restent tout de

même greffés sur un tronc commun dont ils ne forment que des rameaux adventices. Les uns se situent plus à gauche de cet argumentaire central sur la valeur de la robe, mais sont appuyés sur un état de fait, généralement reconnu par la noblesse d'épée elle-même, que les offices ordinaires de justice exigent un savoir juridique et que la justice elle-même est devenue une prérogative royale. « Il appartient à votre Dignité Royale, de luy [au peuple] faire distribuer & administrer la Justice, autant au plus povre, comme au plus riche, & autant au foible, comme au fort, sans aucune exception ou distinction de personne », disent les délégués de la noblesse et du Tiers État dans des remontrances au roi de 1563²⁹. La justice est devenue trop complexe pour que l'on puisse préférer les jugements rendus par des petits nobles de province. Les plus sages comme La Noue ou Pontaymery conseillent aux jeunes nobles de cesser de mépriser les lettres et proposent de fonder des collèges adaptés aux besoins nouveaux, comme le seront plus tard les académies d'équitation. Les discours plus à droite sur le lignage ne soulèvent pas non plus de levée de boucliers car ils s'enracinent dans une perception probablement assez répandue selon laquelle le sang charrie des qualités et des défauts propres, comme le prouverait l'hérédité des femmes, des Indiens et des juifs et sur la comparaison canonique de la race et de la vertu³⁰. Les auteurs de ces courants périphériques sont également solidaires et représentatifs de leurs groupes respectifs d'origine, de la robe ou de l'épée et ce qui les distingue, c'est plutôt une forme plus exacerbée et un ton plus agressif qui abolit l'écran entre leurs propos et leurs intérêts de classe.

Érasme

Ces variantes ne constituent pas une vision critique unifiée et articulée sur l'emploi pertinent de la comparaison ou de la compréhension des Anciens. Elle n'est pas non plus énoncée avec la distance appropriée. C'est de Rotterdam que nous viendra l'éclairage le plus distancé, mais aussi le mieux fondé en raison. Dans son *Éloge de la folie*, précisément, la perspective comparatiste relève d'une méthode généralisée. Chasseurs, joueurs et voyageurs sont regroupés sur le principe que leur *imago* propre se trouve insidieusement métamorphosée par le caractère irrationnel de leurs activités. Les chasseurs deviennent la bête, les joueurs sont réduits aux dés qu'ils lancent. Sur la même loi de la représentation pervertie par l'illusion sur soi se trouvent réunis les poètes, auteurs et rhéteurs. Puis les évêques, cardinaux et souverains pontifes. Nobles et nations sont traités en concomitance pour la nature collective de leur aveuglement. Les Anglais, par exemple, revendiquent, entre autres dons, « la beauté physique, le talent musical et celui des bons repas »³¹. Les nobles se croient tels que sont peints leurs ancêtres

sur les tableaux de leurs murs, et devenus des statues sans parole, ils ne sont « guère plus que les images qu'ils étalent »³². Il faudra attendre Marie de Gournay au début du XVII^e siècle pour trouver de semblables moqueries sous une plume française.

Celui qui allait donner à l'exégèse biblique de nouvelles lettres de « noblesse », évalue l'ordre qui prend ce nom en s'inspirant de la satire VIII de Juvénal pour soutenir qu'il « ne manque pas de fous pour regarder ces brutes [les nobles] comme des dieux »³³. Il lui emprunte aussi le chiasme établissant le déshonneur de l'artisan en cela même qui fonde l'honneur du noble. C'est une influence d'Italie, où le chevalier, amateur de duels et de tournois, est souvent moqué pour ses rodomontades, qui semble agir dans le dialogue publié dans les *Colloques* du « Chevalier sans cheval », personnage un peu précurseur du Don Quichotte, et qui se bâtit une réputation risible à la hauteur de ses prétentions ridicules.

Nul ne correspond mieux qu'Érasme à la position d'ex-classé. Ce bâtard mal aimé, né à une date pour nous incertaine, de condition obscure, ce moine désargenté, errant ou itinérant comme le nomme Éva Kushner, cet humaniste dolent promène son miroir le long du chemin et le tend à toutes les catégories sociales qui retrouveront leurs multiples travers sous les feux croisés de la *folie*. Cet éloignement de l'univers social, dans lequel il est en même temps profondément immergé, favorise naturellement le recours à la veine satirique.

L'intention dépréciative habituelle qui anime la satire se trouve ici atténuée par une stylisation particulière, ramenant les êtres humains à une *mediocritas* commune et partagée. La dévalorisation est aussi tamisée par un retournement ironique sur soi, la moquerie des auteurs et des scolastiques n'épargnant pas Érasme lui-même, auteur dans ses *Colloques* d'un « Banquet des conteurs » et d'un « Banquet des théologiens ».

Montaigne

Il serait plus malaisé de qualifier d'ex-classé celui qui publie, en 1580, ses *Essais* sous le nom de Messire Michel, seigneur de Montaigne, chevalier de l'Ordre du Roi et gentilhomme *ordinaire* de sa chambre, et qui, en 1582, ajoutera à ces titres ceux de « maire et gouverneur de Bourdeaux », tout en enlevant l'adjectif ordinaire. Plusieurs commentateurs ont été agacés par les nombreuses traces de l'orgueil nobiliaire de Montaigne, et par son éloge de l'épée contre la plume, l'accusant même, comme le fit Paul Stapfer, d'être un « parfait *snoob* de l'épée »³⁴, ou lui reprochant le penchant philistin de son dédain des lettres. Montaigne leur semble vouloir se faire passer pour un noble de vieille souche, alors que sa famille avait été anoblée de fraîche date

par prescription, c'est-à-dire par l'achat d'une terre noble, celle de Montaigne. Ce préjugé lui fait tenir les propos suivants qui reflètent bien l'opinion courante de son époque : « Mais il est digne d'estre considéré que nostre nation donne à la vaillance le premier degré des vertus, comme son nom montre, qui vient de valeur ; et que, à notre usage, quand nous disons un homme qui vaut beaucoup [. . .] au stile de notre court et de nostre noblesse, ce n'est à dire autre chose qu'un vaillant homme »³⁵. L'équation vaillance-noblesse se fonde sur le métier ou profession de la noblesse, que Montaigne, ce gentilhomme à cheval comme il se plaît à se décrire lui-même, définit sans ambiguïté : « La forme propre, et seule, et essentielle de noblesse en France, c'est la vacation militaire »³⁶.

On notera que ces paroles, si ancrées dans la *doxa*, rejoignent tout de même la perspective comparatiste, par l'emploi du pronom possessif et du déterminant *notre* ; il ne s'agit que de la situation en France. C'est à l'occasion plus tard d'une comparaison entre le mariage et l'amour qu'il s'élèvera à une position plus générale, en précisant que le mariage et l'amour n'ont pas plus de rapport entre eux que la noblesse et la vertu. « Ce sont », dit-il, « choses qui ont quelque cousinage ; mais il y a beaucoup de diversité : on n'a que faire de troubler leurs noms et leurs titres ; on fait tort à l'une ou à l'autre de les confondre. La noblesse est une belle qualité, et introduite avec raison ; mais d'autant que c'est une qualité dependant d'autrui et qui peut tomber en un homme vicieux et de neant, elle est en estimation bien loing au dessous de la vertu : c'est une vertu, *si ce l'est*, artificielle et visible ; dependant du temps et de la fortune ; diverse en forme selon les contrées ; vivante et mortelle »³⁷. Il terminera son paragraphe par une réplique du roi Antigonos à un jeune homme qui lui demandait la charge de son père : « Mon amy [. . .], en tels bien faicts je ne regarde pas tant la noblesse de mes soldats comme je fais leur prouesse ». Montaigne se rangera, dans le chapitre « Du pédantisme », à l'opinion de ceux qui estiment qu'on devrait récompenser les talents avant l'origine, tout en favorisant l'union des deux. Toutes ces remarques s'ajustent ou annoncent le conception de la noblesse qui se fait jour en France dans la seconde partie du siècle.

Les raisonnements de Montaigne partent d'une terminologie ancienne et courante pour s'en détacher progressivement par son aptitude à la confronter à un contexte particulier, celui de la « saison tumultueuse » des guerres de religion, et par la considération des arguments versés au débat si ancien de la valeur respective du mérite et de la naissance.

Ce n'est pourtant pas contre la noblesse d'épée, au fond bien ménagée, qu'il exercera sa perspicacité critique, mais plutôt contre la noblesse de robe, à laquelle on l'a pourtant souvent rattaché par sa carrière de conseiller au Parlement de Bordeaux. Il convient de rappeler que les nobles de souche

ancienne ou récente ne dérogeaient cependant pas en remplissant ces fonctions de conseiller dans la magistrature, qui restait ouverte et accessible aux plus instruits d'entre eux. De plus, la charge de maire était réservée aux nobles d'épée.

La diatribe presque polémique de Montaigne contre la noblesse de robe témoigne cependant de la force proprement intellectuelle de sa démonstration. Les récriminations contre les Parlements, contre la complexité des lois, la multiplication des procès, la sottise et l'avidité des juges, sont monnaie courante à l'époque, mais Montaigne s'installe, pour renouveler ces griefs, dans une position écartée, celle du philosophe. Ses reproches contre la chicane judiciaire sont alimentés par sa connaissance d'un milieu où il a oeuvré, mais ils sont présentés comme découlant de la vision neutre et lucide d'un « homme d'entendement » qui met en relief le manque de discernement d'autrui, en conformité avec une des devises qu'il avait fait graver sur les poutres de sa librairie à propos de la facilité qu'ont les hommes d'errer dans leurs opinions.

L'attaque de ce « quatriesme estat », comme il le nomme à son tour, vise moins les défauts du système ou les abus des officiers, que l'aberration structurale qu'il représente dans la société. Son fonctionnement produit de l'étrangeté, celle que des gens doivent régler leurs affaires domestiques au moyen de lois écrites dans une langue, le latin, qu'ils ne comprennent pas. Il produit de la monstruosité, qui est la vénalité des offices entraînant pour l'indigent l'impossibilité d'obtenir justice. Il engendre surtout une contradiction perpétuelle par rapport aux autres États, dont la noblesse, qui voit déshonoré ce qu'elle honore, condamné ce qu'elle loue, méprisé ce qu'elle révère. Un groupe, qui propose ainsi un clivage entre les devoirs de paix et ceux de guerre, entre le savoir et la vertu, la parole et l'action, la justice et la vaillance, instaure insidieusement, à son avis, un trouble néfaste à l'ordre social.

Cette charge surgit dans le chapitre « De la coutume » (I, 23) qui baigne tout entier dans la perspective comparatiste, récusant la soumission populaire à cette « violente et traistresse maistresse d'escole »³⁸ qu'est la coutume, laquelle fait passer pour rationnel ce qui n'a de fondement que dans l'usage. Il propose, pour mesurer combien « l'accoustumance hebeté nos sens »³⁹, de briser par le raisonnement et la recherche de la vérité, les chaînes de cette emprise. Car tout est dominé par la tyrannique coutume : les usages alimentaires, vestimentaires, sensoriels, sexuels, hygiéniques, matrimoniaux, funéraires, éducatifs et autres, et tout cela est dépourvu d'assises raisonnables.

On s'attendrait à ce que suivent des conseils pour la réforme, voire l'éradication de ce quatrième État, qui se trouve justement dans une phase

d'implantation, avant qu'il ne prenne cette couleur de nécessité qu'offre toujours la coutume. C'est oublier qu'une autre « grossière imposture », celle de la religion, a fait au début du siècle les frais d'un entier ré-examen. Les effets pervers de l'ébranlement de la coutume religieuse sont tels qu'ils ont arraché à Montaigne cette exclamation fameuse : « Je suis desgousté de la nouvelleté »⁴⁰, phrase qui suit de très près le discrédit porté sur la noblesse de robe. La leçon, de ce que peut entraîner la mise à mal d'une institution importante comme la religion, suffit pour commander un repli stratégique et s'interdire de risquer de renverser la paix publique en suggérant des mutations dans l'appareil judiciaire. C'est même, dit Montaigne, avoir beaucoup de présomption, et d'estime de ses opinions, que de les préférer à l'ordre public. C'est faire preuve de sagesse, au contraire, que de se conformer au style commun et de « retirer son âme de la presse, quitte à suivre du dehors les façons ou les formes receues »⁴¹.

Orgueil hautain du penseur dédaigneux de tout rôle social? Ou clairvoyance suprême d'« intellectuel », qui remarque que « la société publique n'a que faire de nos pensées »⁴² ? Montaigne ajoute alors l'éloge d'un Socrate sacrifiant sa vie et ses convictions pour obéir aux lois, même « très iniques », de son pays. Mais ce ne sera pas son dernier mot. Il terminera son chapitre par un conseil oblique, un peu machiavélien, d'agir à la dérobée dans les conflits civils, en commandant *aux* lois plutôt que *selon* les lois, et en laissant celles-ci faire « quelque place » à la fortune, laquelle, dit-il, réserve « toujours son autorité au-dessus de nos discours »⁴³. Dernière ondulation de l'humaniste ondoyant ? Mais peut-être également, une dernière finesse, et/ou une ultime vérité.

Université d'Ottawa

Notes

1. Arlette Jouanna, *Le Devoir de révolte. La Noblesse française et la gestation de l'État moderne, 1550–1561*, Paris, Fayard, 1989 ; André Devyver, *Le Sang épuré. Les Préjugés de race chez les gentilshommes français de l'Ancien Régime, 1560–1720*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1973 ; Davis Bitton, *The French Nobility in Crisis, 1560–1640*, Stanford, CA, Stanford University Press, 1969 ; Ellery Schalk, *L'Épée et le Sang. Une histoire du concept de noblesse, vers 1500–vers 1650*, trad. Christiane Travers, Paris, Champ Vallon, 1996. Pour l'Angleterre, voir les travaux de Lawrence Stone.
2. Innocent Gentillet, *L'Anti-Machiavel*, éd. Edward Rathé, Genève, Droz, 1968 (1^e éd. Genève, 1576).
3. Cité par Jacob Burckhardt dans *La Civilisation de la Renaissance en Italie*, trad. H. [sic pour L.] Schmitt, éd. R. Klein, Paris, Plon, 1958, p. 188.
4. Baldassare Castiglione, *Le Livre du Courtisan*, éd. Alain Pons (d'après la version de Gabriel Chappuys de 1580), Paris, G. Lebovici, 1987 (1^e éd. 1528), p. 87 et 81.

5. Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, dans *Œuvres complètes*, éd. Edmond Barincou, Paris, Gallimard (« La Pléiade »), 1952, p. 497.
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*, p. 497–98.
8. *Ibid.*, p. 499.
9. Publié par Eugenio Garin dans *Prosatori latini del Quattrocento*, Milan, R. Ricciardi, 1952. Une traduction française sera faite par Jean Miélot vers 1475, avec le nom Buonaccorso de Pistoia et le titre *Ici commence la controverse de noblesse . . .*, Bruges, Colard Mansion, et une version anglaise par John Tiptoft vers 1448.
10. Traduit en français par A. L. F. De La Boderie, sous le titre *Traicté de la noblesse . . .*, Paris, Abel l'Angelier, 1583, et en anglais par William Blandie en 1576.
11. Traduite en français par Gabriel Chappuys sous le titre *La civile conversation*, Lyon, Jean Beraud, 1574, et par François de Belleforest en 1579.
12. Pierre de La Primaudaye, *Academie françoise*, 3 vol., Genève, Slatkine Reprints, 1972 (1^e éd. Paris, 1577), chap. « De l'harmonie et convenance », t. 3, p. 222.
13. Cité dans *Two Renaissance Book Hunters. The letters of Poggius Bracciolini to Nicolaus de Niccolis*, trad. Phyllis Walter Goodhart Gordan, New York, Columbia University Press, 1974, p. 43. Nous traduisons de l'anglais.
14. *Ibid.*
15. Traduction abrégée en français par A. L. F. De La Boderie, *Dialogue de la noblesse*, Paris, Abel l'Angelier, 1584, et au complet par I. Baudoin, Paris, Augustin Courbé, 1633. Nous utilisons cette édition.
16. Aristote, *Les Politiques* [ou *La Politique*], trad. Pierre Pellegrin, Paris, Flammarion, 1993, IV, 7, 2, p. 130.
17. Aristote, *La Rhétorique*, trad. Médéric Dufour et André Wartelle, 3 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1932–1973, t. II, p. 96.
18. Aristote, *Les Politiques*, III, 15, 13, p. 108.
19. *Ibid.*, III, 11, 9, p. 94.
20. Harangue publiée dans le *Recueil général des estats, tenus en France sous les rois Charles VI, Charles VIII, Charles IX, Henri III et Louis XIII*, Paris, Au Palais par Quinet libraire, 1651. Sur l'importance de ce discours qui fit assez sensation pour que le roi en commandât une réplique à François de Belleforest, voir Devyver, *op. cit.*
21. Aristote, *Les Politiques*, III, 13, 2, p. 99.
22. Noël Du Fail, « Appendice » de *Les Baliverneries et les Contes d'Eutrapel*, Paris, A. Lemerre, 1844 (1^e éd. 1585), p. 251.
23. François de l'Alouëte [ou L'Alouette], *Traité des nobles et des vertus dont ils sont formés . . .*, Paris, Robert le Manier, 1577. Parmi ses imitateurs, mentionnons pour le XVI^e siècle les ouvrages de Guillaume d'Origny (1578), de Loys Ernaud (1584), de Jehan de Caumont (1585), de Jean Le Masle (1586), de Guillaume d'Oncieu (1593), de David de Rivault, sieur de Flurance (1596) et d'Alexandre de Pontaymery (1599).
24. Jherome des Osres, *Les Deux Livres de la Noblesse civile*, trad. Robert Rivaudeau, Paris, Jaques Kerver, 1549, chap. 4, p. 20.
25. François de La Noue, *Discours politiques et militaires*, intr. de F. E. Sutcliffe, Genève, Droz, 1967 (1^e éd. 1587), p. 356.

26. Montaigne, *Essais*, éd. Albert Thibaudet et Maurice Rat, Paris, Gallimard (« La Pléiade »), 1962, p. 661.
27. Voir à ce sujet Arlette Jouanna, « Le thème de l'utilité publique dans la polémique nobiliaire en France dans la deuxième moitié du XVI^e siècle », dans *Théorie et Pratique politique à la Renaissance*, Paris, Vrin, 1977.
28. Nicolas Pasquier, *Recherches de la France*, éd. Marie-Madeleine Fragonard, Paris, Champion, 1990, livre II, chap. 17, p. 481.
29. Voir le *Recueil general des Estats* déjà cité, p. 6–7.
30. C'est le point de vue exposé par Arlette Jouanna dans sa thèse *L'Idée de race en France au XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle*, reproduction de thèse, Université de Lille III, 1976.
31. Érasme, *Éloge de la folie*, trad. Pierre de Nolhac, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 52.
32. *Ibid.*, p. 51.
33. *Ibid.*
34. Cité par James J. Supple dans son article décisif sur cette question: « L'orgueil nobiliaire de Montaigne », dans *Montaigne et les Essais 1580–1980*, Actes du Congrès international des études montaignistes, Bordeaux 1980, éd. François Mourreau, Robert Grandroute, et Claude Blum, Paris, Champion, Genève, Slatkine, 1983, p. 100.
35. Montaigne, *op. cit.*, p. 363.
36. *Ibid.*
37. *Ibid.*, p. 827. Nous soulignons.
38. *Ibid.*, p. 106.
39. *Ibid.*, p. 107.
40. *Ibid.*, p. 118.
41. *Ibid.*, p. 117.
42. *Ibid.*
43. *Ibid.*, p. 120.